

Julien MARÉCHAL

L'objet et le système conceptuel

Introduction

Parler de grève serait-il ultimement et nécessairement parler d'ouvriers et d'usines ? Et pourquoi pas plutôt de revendications et d'arrêts de travail ? Plus généralement, l'objet de notre discours doit-il être d'un certain type ? Si nos propos portent sur quelque chose, pouvons-nous trouver des conditions générales contraignantes quant à ce quelque chose ? Le fait qu'un individu particulier soit objet de discours impose-t-il des contraintes sur la manière dont nous l'identifions ?

Nous entendrons ici par « objet » ce à propos de quoi un locuteur affirme quelque chose, la question étant de savoir si l'on peut et doit déduire quelque chose du fait qu'il est objet de discours. Nous examinerons de manière contrastée une tentative de détermination de ces conditions minimales de tout objet de discours, si notre discours doit pouvoir parler du monde. Cette tentative, marquant un renouveau métaphysique en philosophie analytique, est due à P. F. Strawson. Nous nous intéresserons d'abord à deux contraintes possibles relatives au type fondamental de l'objet de notre discours (section 1) et aux raisons de ces contraintes (sections 2 et 3), pour terminer par la formulation d'une difficulté liée à la principale raison de cette contrainte chez Strawson (section 4).

Nous réalisons ce programme en introduisant d'abord au débat entre D. Davidson et Strawson sur la primauté ontologique des corps matériels ou des événements, en extrayant ensuite pour chacun une exigence fondamentale que cette primauté est censée garantir, et en présentant enfin deux résolutions possibles (l'une synthétique, l'autre analytique) d'une critique couramment adressée à l'approche de Strawson. La résolution analytique permettra de déterminer et de critiquer ce qui motive Strawson à privilégier la catégorie de corps matériel au sein de notre appareil conceptuel.

1. Corps matériel et événement

En ce qui concerne la question des conditions minimales que tout objet de discours doit satisfaire pour être objet de discours, la discussion entre Strawson et Davidson est édifiante¹. Strawson a avancé, et Davidson contesté, que notre discours à propos du monde devait nécessairement contenir *in fine* une référence à un corps matériel (QUINTON, 1979 ; HARMAN, 1981 et THALBERG, 1978). Dans une situation simple (mais cruciale) d'identification d'un « particulier » (un objet de discours déterminé, un « individu »), doit-on reconnaître que tout concept dépende dans son application, d'une manière ou d'une autre, de la catégorie de corps matériel ? Ou peut-on attribuer la priorité conceptuelle à une autre catégorie, ou même à une catégorie tout court ? Nous nous intéresserons ici à ce qui presse Strawson dans un sens, et Davidson dans l'autre sens, du point de vue de leur modèle communicationnel, ainsi qu'à leur conception des relations existant entre les divers concepts qui composent notre langage.

L'ouvrage *Individuals* apporte une réponse métaphysique et logico-linguistique à la question de l'organisation de nos catégories conceptuelles (STRAWSON, 1959). Ce qui caractérise la première partie de la réponse (qui consiste en une « métaphysique descriptive »), sur laquelle nous nous concentrons, est le cadre discursif que Strawson déploie : l'individuation de l'objet se réalise dans un contexte communicationnel, une situation d'interlocution articulant les perspectives du locuteur et de l'auditeur qui échangent à propos du monde. L'usage linguistique est en effet le point de contact avec la réalité conceptuelle que Strawson tente de systématiser (STRAWSON, 1962). Il expose à partir de là les conditions nécessaires de toute individuation en tant qu'elles seules garantissent la communicabilité du contenu de nos énonciations. Pour arriver à ces conditions, Strawson imagine des situations où un objet doit être différencié de tout autre et fait varier dramatiquement les circonstances générales, comme avec le modèle d'un monde purement sonore ou celui d'un monde de réduplication massive des objets (STRAWSON, 1959 : 67 *sq.* ; 19 *sq.*, respectivement). La conclusion de Strawson est la suivante :

¹ La structure générale du débat est la suivante : nos pratiques langagières effectives font office d'*explanandum* et l'argument est qu'une catégorie conceptuelle (celle de corps matériel selon Strawson, celle d'événement selon Davidson) figure à titre essentiel dans l'*explanans*.

ces conditions ne peuvent que prendre la forme d'un schème conceptuel donnant un cadre spatio-temporel unique et stable dont les interlocuteurs sont à chaque fois le centre à partir duquel ils peuvent situer leur interlocuteur ainsi que l'objet du discours¹. Un schème conceptuel ne présentant pas ces traits de stabilité et d'unicité ne pourrait garantir la communicabilité du contenu exprimé par le locuteur. Strawson avance que deux concepts, qu'il appelle les « particuliers de base », garantissent la stabilité et l'unicité de notre cadre de référence : prioritairement, le concept de corps matériel (auquel on attribue des prédicats physiques) et, secondairement, celui de personne (ce type de corps matériel auquel on attribue des prédicats physiques *et* des prédicats psychiques (STRAWSON, 1959 : 38 *sq.* ; 87 *sq.*, respectivement)). La démonstration de Strawson conclut donc à la nécessité de ces deux concepts garantissant les conditions d'individuation des particuliers et donc, plus généralement, des conditions de la communication.

Cet exercice de métaphysique descriptive n'a pas convaincu Davidson (DAVIDSON, 1980b : 173-175). Selon ce dernier, rien n'oblige à penser que les corps matériels constituent une catégorie fondamentale ; rien n'indique qu'il y ait une quelconque asymétrie ou dépendance entre ces concepts : il existe des cas où les événements permettent d'identifier des corps matériels, et *vice-versa*. Si l'on insiste à poser la question de la priorité entre concepts, la catégorie d'événement peut même prétendre à un statut plus fondamental dans de nombreux contextes.

Le fossé qui les sépare est manifeste pour les contextes d'action². D'une part, Strawson avance qu'une attribution de responsabilité n'est possible qu'en vertu de la disponibilité de la catégorie de personne, corps matériel qui peut recevoir tant des prédicats physiques que des prédicats psychiques. On prédique donc une

¹ Un schème conceptuel s'entend chez Strawson comme un ensemble de concepts entretenant des liens de dépendance (par exemple : appliquer le concept d'action exige de pouvoir appliquer le concept d'intention ; appliquer le concept d'esprit présuppose que le concept de corps s'applique aussi). Cependant, si certains concepts semblent souvent s'appliquer de manière concurrente, et s'ils semblent souvent présenter un lien de dépendance, il faut s'interroger sur la nécessité de ce lien. Autrement dit, nos concepts doivent-ils former un système ? Nous abordons cette question dans la section 4.

² Cf. notamment la comparaison de ces deux approches dans la quatrième étude de RICŒUR, 1990.

action *d'*une personne, *de* ce corps matériel que je peux identifier au sein de mon cadre de référence (STRAWSON, 1959 : 89). Du point de vue de Davidson, l'analyse des phrases d'action montre que la catégorie d'événements joue un rôle bien plus essentiel que celle de corps matériel. Une action est un événement que je peux identifier grâce aux mouvements physiques d'un agent et à ses conséquences. Si un corps matériel est bien impliqué dans ce qui se passe, c'est pourtant ses mouvements en tant qu'événement qui permettent de constater que quelque chose s'est passé et que quelque chose a été fait¹.

Cependant, nous ne pouvons exagérer le versant ontologique de cette discussion. Ce qui est crucial dans la situation communicationnelle d'identification du particulier, tant pour Davidson que pour Strawson, c'est que ces corps ou événements soient localisables, datables, mesurables, etc. Selon Davidson, il en va donc plus de leur *particularité* que de leur *matérialité* (EVNINE, 1991 : 30). D'un point de vue communicationnel, il est essentiel d'identifier le *rôle* joué par l'objet de référence dans notre système de croyances. Davidson produit ainsi un recadrage important : Strawson se soucie trop du *type* des individus alors que ce qui est nécessaire est qu'ils soient individuels – des objets de communication. Or rien dans l'idée d'individuation ne semble impliquer ou présupposer l'idée de matérialité. Quelle raison peut-on trouver à cette insistance sur le type du particulier si l'identification ne semble pas l'exiger ?

2. Homérique

S'il est évident, tant pour Strawson que pour Davidson, que le particulier doit pouvoir être identifié par le locuteur et l'auditeur, pourquoi Strawson pose-t-il l'exigence supplémentaire de sa matérialité ? Nous venons de suggérer que Davidson rejetait la priorité conceptuelle en partie en vertu du fait que la situation communicationnelle n'exigeait aucune catégorie conceptuelle particulière. Il est alors tentant de raisonner de manière symétrique et de faire remonter la préférence pour la matérialité jusqu'au modèle commu-

¹ Il expose son critère d'identification de l'action dans DAVIDSON, 1980a : 46 ; cf. aussi la conclusion de l'article, p. 59 : « We must conclude, perhaps with a shock of surprise, that our primitive actions, the ones we do not do by doing something else, mere movements of the body – these are all the actions there are. We never do more than move our bodies : the rest is up to nature. »

nicationnel de Strawson. Ce dernier ne parlait-il pas d'une « lutte homérique » entre son modèle et celui de Davidson (STRAWSON, 1971b : 172, notre traduction¹) ? Si cette hypothèse se justifie chez Davidson, il n'en est rien chez Strawson – c'est même l'inverse qui semble plutôt être le cas.

Selon nous, la question de la priorité conceptuelle s'évanouit au sein du modèle communicationnel proposé par Davidson, la situation de l'interprète radical. Il s'agit d'une situation d'interprétation des actions linguistiques et non linguistiques d'un individu par un interprète dans un environnement partagé sans connaissance préalable de ses croyances et de son langage. L'individuation est un processus d'identification de la *cause* d'une locution ou d'une croyance d'un locuteur par un interprète (DAVIDSON, 2001d : 151). Cela consiste fondamentalement en une approche par « triangulation » : une ligne imaginaire tracée par la perception va du locuteur A vers l'objet C, une autre ligne du locuteur B à C, et une dernière ligne relie B à A. L'endroit où les deux premières lignes se rencontrent définit l'objet du discours. En présence de A et de C, B peut déterminer la cause de la locution de A et la comparer aux croyances qu'il entretient lui-même relativement à cette cause (DAVIDSON, 2001c : 105 ; DAVIDSON, 1992 : 255-256 ; pour une présentation de la triangulation en termes de types de connaissance, voir DAVIDSON, 2001e). Toute attribution de contenu aux attitudes et phrases du locuteur repose sur l'identification de leur cause par l'interprète et de la relation de cette cause aux croyances de l'interprète.

Il faut remarquer que la procédure d'interprétation radicale a des prétentions similaires à celles de la métaphysique descriptive :

« [Elle est la] seule position à partir de laquelle on puisse avoir accès [...] [aux] contenus de toute pensée portant sur une quelconque réalité objective [...] seule situation à partir de laquelle on peut envisager les conditions de possibilité d'une expérience possible. » (ENGEL, 1994 : 239)

Seule la situation de l'interprète radical, qui triangule et assigne des attitudes propositionnelles à un locuteur en vertu de l'identification

¹ Il décrit de cette manière le débat entre les défenseurs d'une approche de la signification par les règles (Davidson) et les défenseurs d'une explication de la signification par les intentions (P. Grice et lui-même). Selon Strawson, ces deux positions sont irréconciliables.

de la cause de ces attitudes dans un environnement partagé¹, impose les conditions de compréhension des actions linguistiques. Et aucune notion normative telle que « convention » ou « règle » ne doit jouer de rôle.

De ce point de vue interprétatif, une énonciation peut se concevoir comme un événement naturel en lien à d'autres événements recevant une description en termes psychologiques sans devoir poser la maîtrise d'un système conventionnel par les interlocuteurs (DAVIDSON, 2005). Interpréter cesse d'être l'exercice d'une compétence particulière distincte de celle qui consiste à connaître et à nous orienter dans le monde. La catégorie d'événement est donc tout adéquate pour rendre compte de la relation du particulier à la croyance comme une relation de cause à effet (DAVIDSON, 1980b : 178). Et de plus, les événements se laissent facilement redécrire en vertu de leurs effets, notamment en termes de croyances et d'objets de croyance (DAVIDSON, 1975 : 161). Mais du point de vue de l'interprète, c'est la notion de croyance (et celle, corrélative, de vérité) qui est nécessaire (DAVIDSON, 1975 : 170).

Lorsqu'il est question pour Strawson de donner un modèle de la communication, il considère la reconnaissance de l'intention ouverte du locuteur comme essentielle (STRAWSON, 1969²). La signification linguistique est expliquée en termes du locuteur signifiant quelque chose par une énonciation adressée à un auditeur en une occasion particulière (STRAWSON, 1964 : 155-157) ; et, corrélativement, le langage est un système de règles pour l'accomplissement de nos intentions de communication (STRAWSON, 1964 : 160). Cette préférence pour les intentions (plutôt que les croyances) s'explique aisément du point de vue des conditions nécessaires de la communication : le schème conceptuel s'applique aux actions d'autrui (en ce compris ses actes linguistiques) grâce à l'identification du particulier de base qu'il est, pouvant recevoir des prédicats physiques et psychiques

¹ Une attitude propositionnelle est une relation cognitive qu'un locuteur (ou un auditeur ou un agent) entretient envers une proposition (chez Davidson, l'attitude propositionnelle fondamentale est celle de « tenir-pour-vrai »).

² Voir aussi sa réponse à l'article de J. McDowell : « No general elucidation of the nature of language (of linguistic meaning or linguistic behaviour) is possible without reference to the concept of communication-intention, of audience-directed intentions on the part of speakers », STRAWSON, 1980 : 285. « Ouverte » signifie que l'intention doit être publiquement reconnue comme telle pour produire l'effet qu'elle est censée produire en tant qu'intention de communication.

(une personne). Mais appliquer aux idées de Strawson l'hypothèse d'une détermination de l'organisation de nos concepts à partir du modèle communicationnel ne mène nulle part, sinon à infirmer cette hypothèse : son modèle communicationnel, basé sur la reconnaissance d'intention, apparaît suivre harmonieusement l'exigence d'identification d'un corps matériel pour l'attribution d'une intention et, par la suite, d'une énonciation.

Chez Strawson, si le modèle de communication ne détermine de lui-même aucune priorité conceptuelle, la réussite d'un échange est ultimement conditionnée par la disponibilité d'un certain concept : l'identification et la réidentification ne sont possibles qu'à l'intérieur d'un cadre de référence unique et stable, lui-même dérivé de la représentation fondamentale d'une relation entre tous les corps matériels qui n'apparaît intelligible qu'en vertu de la catégorie de corps matériel. Ce qui présuppose la matérialité ultime des particuliers à propos desquels nous parlons, c'est cette idée naturelle que nous avons « de toute chose matérielle étant spatialement reliée à chaque moment à tout autre à tout moment » (STRAWSON, 1959 : 35, notre traduction). En conséquence, si Strawson prend comme point de départ l'usage du langage en situation, et, plus précisément dans ce cas, l'usage du langage en vue de l'identification d'un particulier, la catégorie de corps matériel rend compte d'une représentation fondamentale. Elle supporte une idée essentielle à notre conduite dans le monde. L'exposition de la structure de notre expérience du monde découle ainsi d'une exigence d'intelligibilité de nos idées et croyances fondamentales, ces croyances qui reflètent la nature humaine, ses besoins et sa situation (STRAWSON, 1966 : 44). Au fond, le processus paradigmatique fixant les conditions minimales de toute identification semble différent chez Davidson et Strawson. Comme nous venons de le voir, l'objectivité de l'identification est garantie dans un cas par la situation d'interaction elle-même, et dans l'autre par la possession du schème conceptuel. Mais le modèle d'identification présente une différence importante.

D'une part, la triangulation demande d'identifier un objet comme étant la *même* cause de l'attitude du locuteur et de l'attitude de l'interprète. Le modèle communicationnel de Davidson articule essentiellement la perspective du locuteur et celle de l'interprète¹. D'autre part, l'identification chez Strawson « implique de penser que

¹ Ces deux perspectives articulent à leur tour trois types de connaissance : subjective, intersubjective et objective (DAVIDSON, 2001e).

quelque chose est le *même* » (STRAWSON, 1959 : 31, notre traduction, notre emphase) ; mais au sens où le schème conceptuel permet d'identifier ce quelque chose comme étant le même, *encore*. Ainsi, le fait que l'objet puisse être réidentifié est essentiel dans les deux cas (ce qui est indiqué par le terme « même »), mais la modalité de réidentification chez Strawson est d'abord celle de la continuité d'une occasion à une autre (« encore »). Du point de vue de chaque interlocuteur, le schème stabilise l'expérience du monde. De manière lapidaire, la condition d'identification de l'interprète radical est la simultanéité de l'expérience, alors que chez Strawson, c'est la continuité de l'expérience qui importe. Et si la continuité de l'expérience est le critère final, il semble intuitif de dire que les corps matériels ont une certaine priorité sur les événements.

3. Vocabulaire

La matérialité est introduite par Strawson comme ce qui seule peut garantir qu'il y ait quelque chose comme une continuité de notre expérience du monde, et donc qui offre la possibilité d'une structure ou d'une cohérence à notre expérience du monde, mais aussi à l'ensemble de nos concepts. Du point de vue de Strawson, le modèle de l'interprète radical ne peut rendre compte de cette cohérence, qu'elle soit cognitive ou conceptuelle. Si les interlocuteurs déterminent chacun en situation un ensemble de croyances relatif à l'objet de discours (un ensemble que nous appellerons un *système cognitif*), ce qui garantit selon Strawson l'identification de l'objet de discours (qui supporte chaque système cognitif) est un *système conceptuel*. Que le système conceptuel ait une telle importance pour la constitution de tout système cognitif a été vivement critiqué.

Le cas du sceptique est particulièrement édifiant à cet égard¹. Selon Strawson, le sceptique qui remet en question l'objectivité de notre expérience du monde rejette en fait le schème à l'intérieur même duquel il formule son doute (STRAWSON, 1959 : 35). Dans la mesure où un doute ne peut prendre place qu'à l'intérieur du schème conceptuel, ce doute ne pourrait remettre en cause une idée qui est constitutive du schème. Strawson considère que le sceptique

¹ Pour ce thème et les critiques traditionnellement adressées à Strawson sur ce point, voir PUTNAM, 1998 : 280-281 ; ainsi que le collectif *Langage ordinaire et métaphysique : Strawson* de manière générale (BENOIST, LAUGIER, 2005).

ne comprend pas les conditions de possibilité de l'expression même de son doute et qu'il se rend donc lui-même inintelligible.

Mais en offrant une sorte de déduction de nos catégories de pensée fondamentales, comme celle de corps matériel, en réponse à un défi adressé à nos croyances naturelles, comme celle relative à l'existence du monde, Strawson marierait du même coup Hume à Kant, mariage difficile, produisant un balancement entre une exigence transcendantale et un naturalisme, entre une démarche déductive et une démarche assertorique purement descriptive de nos usages langagiers (BENOIST, LAUGIER, 2005 : 85-116). Le reproche est que Strawson utilise l'idée de schème conceptuel pour fonder l'objectivité de notre expérience du monde et de nos pratiques langagières.

Nous considérerons deux résolutions possibles, mais antithétiques, de cette tension générale perçue entre le système conceptuel et le système cognitif. La première consiste à opter pour la notion de « vocabulaire » qui élimine l'idée de schème conceptuel. La seconde propose de différencier des niveaux de description internes au schème conceptuel pris dans une acceptation large et à revoir ensuite la prétention à la réfutation du sceptique en fonction de ces niveaux (cf. section 4). De ce point de vue, il apparaîtra que le reproche ci-dessus doit être qualifié.

La notion de « vocabulaire » due à R. Rorty incorpore différentes critiques de l'empirisme menant à l'abolition des distinctions tranchées entre énoncé analytique et énoncé synthétique, entre signification et croyance (BRANDOM, 2000 : 159), ou encore entre schème conceptuel et contenu. Selon cette dernière critique formulée par Davidson (2001b), l'idée de schème, au sens d'une structure de croyances ou de concepts, organisant un contenu indépendant (une expérience ou un donné quelconque) est inutile : si l'idée de la possession d'un schème ne prend sens que par opposition à un autre schème, les conditions mêmes de l'interprétation radicale limitent toute identification d'un schème radicalement autre. En conséquence, l'idée du langage comme d'un *medium* ou *tertium*, comme ce qui nous permet de structurer notre expérience du monde, est abandonnée. Reprenant la perspective de l'interprète radical et rejetant cette idée de structure intermédiaire entre les locuteurs et le monde, Rorty (par ex. 1991 : 166) considère qu'un vocabulaire est un

« outil », une stratégie d'orientation, d'adaptation et de survie d'un organisme dans son environnement¹.

La notion de vocabulaire a connu récemment un développement important dans les travaux de R. Brandom pertinent pour notre propos. Brandom mobilise le modèle de l'interprète radical et la notion de vocabulaire dans le cadre d'une « métaphysique systématique », entendue comme un effort consistant à produire « un vocabulaire dans lequel tout peut être dit » (voir BRANDOM, 2000 : 180-181). Brandom entreprend une explication de ce qui nous caractérise comme des sujets rationnels, connaissant et agissant, qui font preuve d'une autorité et d'une responsabilité dont dépendent leurs assertions en situation de communication (BRANDOM, 1994). Ce point de départ pragmatique exige ainsi de détailler la structure particulière de nos pratiques sociales qui permet d'identifier les types de contenu que ces pratiques confèrent à nos attitudes et à nos actes de parole. Cela implique d'exclure tout recours essentiel au concept de représentation, de systématiser la relation de l'usage à la signification, et d'arriver à une complétude expressive (« un vocabulaire dans lequel tout peut être dit »). L'hypothèse fondamentale est donc qu'une telle explicitation pourrait être atteinte par l'usage d'un vocabulaire autre que le langage ordinaire, dans lequel « tout pourrait être dit ».

Dans ce cadre, il suggère un programme d'élaboration d'une logique des relations entre signification et usage permettant de déterminer des relations entre vocabulaires *via* les pratiques suffisantes pour les doter d'un contenu (BRANDOM, 2008 : 7 *sq.*). Ce programme est ainsi une reprise pragmatiste du projet analytique d'explicitation des relations sémantiques entre différents vocabulaires (physique, psychique, normatif, factuel, etc.²). Ces relations prennent notamment la forme d'une pratique qui serait condition suffisante du « déploiement » d'un vocabulaire, ou d'un vocabulaire qui serait condition suffisante de la « spécification » d'une pratique. L'hypothèse est qu'il est possible d'examiner les relations entre nos vocabulaires et nos pratiques de manière générale et de les ordonner en vertu de leur puissance expressive. Ce faisant, Brandom rejoint la réponse de

¹ Pour l'analogie entre vocabulaires et outils, cf. RORTY, 1989 : 11, 12, 21 et 55 ; pour l'analogie entre vocabulaire et stratégie d'orientation et de survie (*coping with*), cf. RORTY, 1991 : 1, 5 et 120.

² Un projet qui a été dominé durant l'époque analytique classique par l'empirisme et le naturalisme en tant que « vocabulaires de base » (BRANDOM, 2008 : 2).

Strawson à une attitude à la Wittgenstein qui se limiterait à une simple observation des usages ou qui limiterait par principe toute entreprise de mise en relation systématique des différents jeux de langage¹. Tous deux s'accordent ainsi sur la nécessité de dépasser la simple description pour une systématisation qui expose la structure de nos concepts et vocabulaires (BRANDOM, 2008 : 4-7 ; BRANDOM, 1994 : XII-XIII, 29, 74-76, 187 et 343 ; STRAWSON, 1963 : 518²).

Cependant, le programme de Brandom n'est réalisable qu'en construisant un vocabulaire artificiel lié à un modèle idéal de communication (BRANDOM, 1994 : XXIII). Or Strawson met en garde contre l'usage de modèles idéaux, car ils produisent « une sorte d'aveuglement sélectif qui supprime une grande partie du champ » d'investigation (bien qu'il ajoute immédiatement : « mais qui en laisse ressortir une partie avec un éclat tout particulier » (STRAWSON, 1963 : 515, notre traduction)) :

« Le producteur de paradoxe philosophique, ou celui qui souffre de perplexité philosophique, est temporairement dominé par un mode d'opération logique des expressions, ou par une manière d'utiliser le langage, ou par un type logique ou catégorie d'objet, ou par une sorte d'explication, ou par un ensemble de cas d'applications d'un concept donné ; et tente d'observer, d'expliquer quelque chose qui est différent, en termes de, ou en analogie à, son modèle favori. » (STRAWSON, 1963 : 515, notre traduction)

S'il formule surtout cette critique contre les projets de traduction et de paraphrase idéale (dus aux « constructionnistes »), elle s'applique à tous les cas-modèles, en ce compris le modèle de l'interprète radical. Le « philosophe critique » (le métaphysicien descriptif) se doit de restaurer un équilibre entre les fonctionnements de nos concepts tels que décrits par un système formel et tels qu'ils fonctionnent effectivement.

¹ Un exemple de cette attitude wittgensteinienne se retrouve chez Putnam : « In everyday language we employ many different kinds of discourses, discourses subject to different standards and possessing sorts of applications, with different logical and features – different “language games” in Wittgenstein's sense – [...] it is an illusion that there could be just one sort of language game which could be sufficient for the description of all of reality ! » (PUTNAM, 2004 : 21-22).

² Et tous les deux insistent sur le fait que cette structure évolue en fonction de nos pratiques : STRAWSON, 1966 : 44 ; BRANDOM, 2000 : 181.

Deux observations découlent de cette mise en garde. Premièrement, au-delà du fait que cette notion de vocabulaire est en total porte-à-faux avec les thèses de Strawson¹, du point de vue de la question de l'exposition de nos concepts et vocabulaires, la notion dépend fondamentalement du modèle communicationnel de l'interprète radical². Et, en l'état, ce modèle est incapable de rendre compte de la stabilité de notre cadre de référence (cf. *supra*, section 2) : la question de la priorité conceptuelle ne peut être éludée. Deuxièmement, bien que la logique des relations entre vocabulaires et pratiques de Brandom tente précisément de rendre compte de la priorité de tel vocabulaire sur tel autre, un tel programme participe du point de vue de Strawson d'une entreprise de traduction ou de paraphrase formelle de notre langage ordinaire, une construction d'un vocabulaire alternatif et artificiel qui représente tout au plus un but accessoire du programme analytique (STRAWSON, 1963 : 513) : le point de départ doit nécessairement être l'usage normal de nos expressions, et non un modèle idéal³. Selon Strawson, le schème conceptuel produit par le philosophe doit pouvoir être reconnu comme étant le nôtre.

¹ Cf. par exemple sa défense avec Grice de la distinction entre analytique et synthétique, GRICE, STRAWSON, 1966.

² Nous trouvons une instanciation de cette idée chez J. Habermas, qui a formulé des critiques reposant en partie sur les conséquences réductionnistes de l'usage du modèle de l'interprète radical chez Brandom. Chez ce dernier, le processus langagier serait conçu de façon « hyperthéorique », la communication tendant à se réduire à une relation épistémique. Lorsque Brandom thématise le rôle de la deuxième personne par sa capacité à « apprécier » l'acte de parole d'autrui (BRANDOM, 1994 : 61) plutôt que par sa capacité à y répondre – par oui, par non, ou encore en s'abstenant –, il aurait tendance à négliger la spécificité de l'attitude performative de tout participant à la communication, et donc à la confondre avec le point de vue objectif de l'observateur. Or, selon Habermas, sans la réponse d'un interlocuteur, aucun engagement ne peut être pris pour les suites de l'interaction : la responsabilité pratique ne peut se réduire, du point de vue du participant, à la responsabilité épistémique (HABERMAS, 2001 : 120). Cependant, pour Strawson, à la différence d'Habermas, un modèle communicationnel ne peut encore être une base suffisante pour rendre compte de nos pratiques langagières.

³ C'est ainsi que Brandom construit d'abord sa logique des vocabulaires pour ensuite la retrouver à l'œuvre dans les pratiques effectives, BRANDOM, 2008 : 180.

4. *Necessitatum*

Les notions de « vocabulaire » ou de « schème conceptuel », sous la plume de Rorty, Davidson ou Brandom, ne peuvent faire justice aux analyses de Strawson. En conséquence, une seconde voie consiste à différencier ce que leur modèle communicationnel dissout¹. La notion de schème conceptuel est complexe ; il est instructif de la déployer. La citation suivante articule déjà différentes notions à distinguer de la notion de schème conceptuel :

« Au moyen de références identifiantes, nous agençons les rapports et histoires d'autres personnes avec les nôtres à l'intérieur de l'histoire unique de la réalité empirique ; et cet agencement, cette connexion, repose ultimement sur la mise en relation de particuliers qui figurent dans ces histoires au sein du système spatio-temporel que nous occupons nous-mêmes. » (STRAWSON, 1959 : 29, notre traduction)

Nous avons déjà distingué entre système cognitif et système conceptuel : un système cognitif est un ensemble de jugements ou de croyances interdépendants générés dans une situation particulière (un « rapport » ou une « histoire », dans les termes de Strawson). Par contre, un système conceptuel est un ensemble de concepts organisé en fonction des asymétries et liens de dépendance qu'ils entretiennent. D'un côté, la notion de système cognitif peut encore être précisée : il peut s'agir soit d'un système cognitif individuel, soit d'un système cognitif socialement intégré (« l'unique histoire sur la réalité empirique »). De l'autre, nous distinguons l'idée de système conceptuel de celle de schème conceptuel au sens large dans la mesure où la première intègre des concepts en une structure de dépendance et la seconde comprend des croyances fondamentales reflétant notre situation dans le

¹ Nous suivons ainsi une stratégie de désimplification que J. L. Austin a utilisée dans un autre contexte (la question des idées innées) : « We may distinguish several questions : Do I know the meaning of the word x ? Do I know that there are x's ? Do I know that there is an x here ? Do I know that this is the x which is here ? » (AUSTIN, 1979a : 46 n. 1). Par opposition à la section précédente qui a exposé une solution synthétique à la tension critiquée entre le système conceptuel et le système cognitif *via* la notion de vocabulaire, la présente section emprunte une voie analytique permettant d'identifier différents plans argumentatifs chez Strawson oblitérés par la solution synthétique.

monde (des « croyances naturelles », telle que : « Il existe un monde extérieur »).

La notion de cadre de référence (*framework* ou *network*) est encore différente : elle consiste en un système de relations entre particuliers indexé par le point de référence qu'est chaque sujet (un système de référence). Et ce système de référence sous-tend tout système cognitif individuel. Par extrapolation, un système socialement intégré est sous-tendu par un cadre de référence intégré, c'est-à-dire un système de référence qui correspond à l'idée « de toute chose matérielle étant spatialement reliée à chaque moment à tout autre à tout moment » (STRAWSON, 1959 : 35, notre traduction). En conséquence, en usant du terme « schème conceptuel », il est aisé de faire entrer croyances, concepts et cadre de référence sous un même chapeau. Si cette idée générale est parfois utile (comme ce qui organise et supporte tout système cognitif partageable), mais si son abus a été justement critiqué par Davidson (comme dans l'identification de schèmes radicalement autres), chaque niveau de description (système cognitif, système conceptuel, système de référence) dispose d'une fonction propre.

Il semble qu'un défi sceptique puisse être articulé à différents niveaux¹. Par exemple, la formulation du défi sceptique dans *Individuals* concernait la question de la réidentification (STRAWSON, 1959 : 31 *sq.*) : étant donné un individu dans un système cognitif et ce que nous avons identifié comme le même individu dans un autre système cognitif, ne peut-on pas toujours douter qu'il s'agisse en fait du même individu dans l'un et dans l'autre système ? L'idée est que ce doute n'est possible qu'en possession d'un critère d'identité qui permet de relier les deux systèmes cognitifs, ce que le sceptique met justement en doute. Autrement dit, il n'est possible de douter que des individus rencontrés en différentes occasions soient en fait le même que si ces différentes occasions ne sont pas indépendantes. La question de la réidentification est liée à une relation entre différents systèmes cognitifs garantie par la stabilité d'un système de référence les sous-tendant, sans que la réponse à ce défi offre une justification de nos pratiques.

Un second défi est la reduplication massive des particuliers à propos desquels nous parlons (STRAWSON, 1959 : 19). Une descrip-

¹ Cela va dans le sens de l'idée d'une variété de scepticismes (STRAWSON, 1985) bien que les types qu'il aborde dans cet ouvrage diffèrent de ceux que nous identifions ici.

tion en des termes généraux ne peut éliminer le doute portant sur l'identification du particulier : il est toujours possible que tel particulier satisfasse la description alors que c'est tel autre particulier, satisfaisant lui aussi la description, qui était visé par le locuteur. Aucune connaissance ne peut suffire pour éliminer ce doute. Le succès de l'identification est garanti par la localisation unique de ce particulier dans un système de référence unique (STRAWSON, 1959 : 20-22). Dans ce cas, c'est l'unicité du système de relations spatio-temporelles qui répond au défi sceptique.

Mais un défi sceptique quant à l'existence du monde dans son ensemble, et un défi relatif aux raisons d'avoir telle ou telle croyance sont d'un autre genre contre lequel la notion de système conceptuel est impuissante (voir STRAWSON, 1985 : 2 et 21-22). Le système conceptuel peut seulement répondre à un souci d'intelligibilité (de cohérence) de l'ensemble de croyances naturelles, pas le justifier ou le fonder. L'exposition du système conceptuel ne fournit aucune raison, mais montre seulement le sens de ces croyances naturelles du point de vue de nos concepts, c'est-à-dire la manière dont ils sont liés à des concepts. Loin de sombrer dans l'absurdité, le discours du sceptique acquiert en fait une intelligibilité minimale grâce au système conceptuel, sans que son défi présente d'intérêt pour la raison humaine (STRAWSON, 1999 : 291). Le système conceptuel sert ainsi à dévoiler des présuppositions conceptuelles, non des présuppositions sémantiques ou pratiques (des conduites et des croyances naturelles). Cela implique une retraite du point de vue des premières accusations d'absurdité trouvées dans *Individuals*, mais c'est une retraite que Strawson a néanmoins acceptée (STRAWSON, 1999 : 292). En conséquence, si le schème conceptuel est utilisé de manière indifférenciée et à dessein justificatif, la tension critiquée apparaît inévitablement.

Cependant, malgré ce traitement analytique de l'idée de schème conceptuel, toute difficulté n'est pas éliminée. Sans la catégorie de corps matériel en tant que particulier tridimensionnel restant identique à lui-même à travers le temps, il ne pourrait être question en une occasion d'identifier tel objet comme étant le même qu'en telle autre occasion. Si un sujet construit un système cognitif en une occasion donnée, composé de croyances reliées les unes aux autres relatives à tel ou tel particulier, mais qu'il ne dispose pas de la catégorie de corps matériel, il lui serait impossible de relier ce système à tout autre système qu'il construirait à un moment ultérieur. La possibilité d'intégrer nos systèmes cognitifs à travers le temps est soumise à la disponi-

bilité d'un système conceptuel fondé sur la catégorie de corps matériel, c'est-à-dire d'« objets relativement constants entretenant les uns avec les autres des relations spatiales relativement fixes ou régulièrement changeantes » (STRAWSON, 1959 : 53). Donc, d'une part, cette catégorie permet de relier nos systèmes cognitifs en un système intégré unique ; d'autre part, cette intégration n'est possible qu'en vertu de l'idée de la persévérance du corps matériel qui donne une stabilité au cadre de référence :

« Une condition de notre possession de ce schème conceptuel est l'acceptation inconditionnelle de l'identité des particuliers dans au moins certains cas d'observation discontinue. » (STRAWSON, 1959 : 35, notre traduction)

La priorité de la catégorie de corps matériel est donc attribuée en vertu de l'*unité* et de la *stabilité* qu'elle confère à nos systèmes cognitifs ; et la revendication est qu'elle seule est apte à produire un système de référence unique et stable pour l'expérience du monde. Ces deux propriétés de la catégorie de corps matériel relatives à la construction des systèmes cognitifs se complètent par une troisième : la catégorie confère une *cohérence* à notre système conceptuel dans son ensemble. La catégorie est « fondamentale » parce que les autres catégories conceptuelles en dépendent ultimement pour leur application. C'est ainsi que l'application de la catégorie d'événement présuppose la catégorie de corps matériel (STRAWSON, 1959 : 52).

In fine, Strawson s'intéresse à la structure de l'expérience du point de vue du sujet, et tente de donner une défense de l'expérience subjective dans toute sa richesse (voir la réponse à Putnam dans STRAWSON, 1998 : 292). Il ne vise qu'une condition de cohérence, exigence d'interdépendance de nos concepts. Ainsi,

« la tâche de la philosophie analytique [consiste à...] établir les connexions entre les caractéristiques et éléments structurels majeurs de notre schème conceptuel – l'exposer, non pas comme un système déductif rigide, mais comme un tout cohérent dont les parties se supportent mutuellement, et sont mutuellement dépendantes, s'encadrant de manière intelligible. » (STRAWSON, 1985 : 23, notre traduction)

On ne pourrait trop insister sur cette troisième condition : pour Strawson, les concepts *doivent* s'agencer entre eux et former un sys-

tème (même s'il est moins que déductif), sans quoi les autres conditions ne peuvent tenir.

Ce qui est critiquable dans cette idée est que la cohérence du système conceptuel fonctionne comme un *necessitatum*¹. J. L. Austin a formulé une critique de cette idée lors d'une discussion du vocabulaire de l'action :

« On doit se souvenir qu'il n'y a aucune nécessité à ce que les divers modèles utilisés en créant un vocabulaire, ancien ou récent, doivent tous s'agencer correctement en un modèle ou schème unique et total, par exemple, de la réalisation des actions. Il est possible, et en effet très probable, que notre assortiment de modèles en inclura certains, ou beaucoup, qui se recouvrent, entrent en conflit, ou plus généralement sont simplement *disparates*². »

Selon Austin, le langage ordinaire contient des modèles. Ces modèles sont des représentations de comment les choses se passent. Austin partage avec Strawson l'idée que les faits relatifs à l'usage du langage ordinaire disposent d'un privilège par rapport aux usages créés par les philosophes. Mais il ne s'ensuit pas pour autant que ces modèles « naturels » du langage ordinaire soient toujours adéquats (AUSTIN 1979b : 185) : un modèle peut ne pas nous être utile et peut amener à mal représenter les faits. Malgré ces mises en garde, Austin considère qu'en tant que constructions, les modèles peuvent néanmoins nous

¹ D'autres exigences pourraient être associées au projet de description du système conceptuel : simplicité, complétude, etc. ; et de telles exigences peuvent avoir un autre statut, comme celui de *desideratum*. Pour ces considérations appliquées au système cognitif, voir RESCHER, BRANDOM, 1980 : 137.

² AUSTIN, 1979b : 203. Et il continue en note : « This is by way of general warning in philosophy. It seems to be too readily assumed that if we can only discover the true meanings of each of a cluster of key terms, usually historic terms, that we use in some particular field (as, for example, "right", "good" and the rest in morals), then it must without question transpire that each will fit into place in some single, interlocking, consistent, conceptual scheme. Not only is there no reason to assume this, but all historical probability is against it, especially in the case of a language derived from such various civilizations as ours is. We may cheerfully use, and with weight, terms which are not so much head-on incompatible as simply disparate, which just do not fit in or even on. Just as we cheerfully subscribe to, or have the grace to be torn between, simply disparate ideals – why must there be a conceivable amalgam, the Good Life for Man ? »

aider à examiner les faits relatifs à la pensée, à l'action, au langage, à la sensation, ou autre.

Mais à moins d'être ramenés à un modèle fondamental (comme Brandom tente de le faire, cf. *supra*), ces modèles ne forment pas nécessairement un système : ils n'entretiennent pas nécessairement des liens de compatibilité, ou d'incompatibilité, mais sont peut-être simplement différents. La difficulté de la position de Strawson est ici de poser qu'il est nécessaire, pour expliquer la richesse de notre expérience du monde, que ces concepts et les modèles qu'ils mobilisent s'intègrent en un système. La thèse de la cohérence du système conceptuel exige que tout modèle dépende du modèle de l'expérience du corps matériel. Or, tant du point de vue de l'interprète radical que de celui d'Austin, il s'agit là d'un cas d'« aveuglement sélectif ». Si le modèle communicationnel de l'interprète radical sous-détermine notre système conceptuel, tant du point de vue de Davidson que d'Austin, l'idée de système conceptuel surdétermine la structure de nos pratiques langagières. Une fois l'exigence de matérialité dérivée de la cohérence du système conceptuel, appliquer la critique d'Austin revient donc à reconnaître que Strawson impose indûment un type aux objets de nos discours.

De plus, faire de la cohérence du système conceptuel un *necessitatum* place Strawson dans une position difficile. Nous avons vu que le programme de Brandom consistait à prendre un vocabulaire artificiel et à l'appliquer à tous les vocabulaires. En un mot, la systématisation est possible parce qu'il existe un modèle idéal suffisant pour permettre une analyse des vocabulaires : la systématisation va de pair avec l'« aveuglement sélectif ». Mais Strawson se met en difficulté en critiquant l'utilisation de modèles idéaux *et* en exigeant la systématisation des divers modèles utilisés. Strawson se laisse enfermer par deux décisions difficilement conciliables : rendre accessoire la construction de cas idéaux et faire de la cohérence du système conceptuel un *necessitatum*.

Conclusion

La matérialité est-elle une condition minimale à remplir pour être un objet de discours ? Nous avons vu comment le débat entre Strawson et Davidson articule des catégories différentes, corps matériel ou événement, en tant que ces catégories satisfont à des conditions réputées nécessaires de tout discours sensé. Si la situation d'interlocution est le point de départ de leurs investigations, c'est

soit une exigence de *convergence* des attitudes sur une cause commune, soit une exigence de *continuité* de l'expérience qui prime au final. Selon Strawson, seule la matérialité de l'objet de discours peut garantir ce dernier aspect de l'expérience empirique. Et à cette continuité de l'expérience correspond la cohérence de nos concepts, c'est-à-dire l'idée de schème – l'idée que nos concepts sont organisés. Mais cette cohérence, en tant que nécessité, surdétermine les relations pouvant exister entre nos concepts et, en conséquence, surdétermine aussi la structure de nos pratiques langagières. Cela donne des raisons de penser que l'exigence de matérialité n'est pas nécessairement une condition minimale de tout objet de discours.

Bibliographie

- AUSTIN J. L., 1979a, « Are There A Priori Concepts ? », dans J. O. URMSON, G. J. WARNOCK (éd.), *Philosophical Papers*, Oxford : Oxford University Press, p. 32-54.
- AUSTIN J. L., 1979b, « A Plea for Excuses », dans J. O. URMSON, G. J. WARNOCK (éd.), *Philosophical Papers*, Oxford : Oxford University Press, p. 175-204.
- BENOIST J., LAUGIER S. (éd.), 2005, *Langage ordinaire et métaphysique : Strawson*, Paris : Vrin.
- BRANDON R., 1994, *Making it explicit : Reasoning, representing and discursive commitment*, Cambridge : Harvard University Press.
- BRANDON R., 2000, « Vocabularies of Pragmatism : Synthesizing Naturalism and Historicism », dans R. BRANDON (éd.), *Rorty and His Critics*, Malden : Blackwell Publishing, p. 156-183.
- BRANDON R., 2008, *Between Saying and Doing. Towards an Analytic Pragmatism*, Oxford : Oxford University Press.
- DAVIDSON D., 1980a, « Agency », dans D. DAVIDSON, *Essays on Actions and Events*, Oxford : Clarendon Press, p. 43-62.
- DAVIDSON D., 1980b, « The Individuation of Events », dans D. DAVIDSON, *Essays on Actions and Events*, Oxford : Clarendon Press, p. 163-180.
- DAVIDSON D., 1992, « Jusqu'où va le caractère public d'une langue ? », trad. P. Klossowski, dans J. SEBESTIK, A. SOULEZ (éd.), *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui*, Paris : Méridiens Klincksieck, p. 241-259.
- DAVIDSON D., 2001a, « Thought and Talk », dans D. DAVIDSON, *Inquiries into truth and interpretation*, Oxford : Clarendon Press, p. 155-170.
- DAVIDSON D., 2001b, « On the Very Idea of a Conceptual Scheme », dans D. DAVIDSON, *Inquiries into truth and interpretation*, Oxford : Clarendon Press, p. 183-198.
- DAVIDSON D., 2001c, « Rational Animals », dans D. DAVIDSON, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford : Clarendon Press, p. 95-106.

- DAVIDSON D., 2001d, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », dans D. DAVIDSON, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford : Clarendon Press, p. 137-153.
- DAVIDSON D., 2001e, « Three Varieties of Knowledge », dans D. DAVIDSON, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford : Clarendon Press, p. 205-220.
- DAVIDSON D., 2005, « A Nice Derangement of Epitaphs », dans D. DAVIDSON, *Truth, Language, and History*, Oxford : Clarendon Press, p. 89-108.
- ENGEL P., 1994, *Davidson et la philosophie du langage*, Paris : PUF.
- EVNINE S., 1991, *Donald Davidson*, Stanford : Stanford University Press.
- GRICE P., STRAWSON P. F., 1956, « In Defense of a Dogma », *The Philosophical Review*, vol. 65, p. 141-158.
- HABERMAS J., 2001, « De Kant à Hegel : la pragmatique linguistique de Robert Brandom », dans J. HABERMAS, *Vérité et justification*, trad. R. Rochlitz, Paris : Gallimard, p. 81-124.
- HARMAN G., 1981, « The Essential Grammar of Action (and other) Sentences », *Philosophia*, vol. 10, p. 209-216.
- MCDOWELL J., 1980, « Meaning, Communication, and Knowledge », dans Z. VAN STRAATEN (éd.), *Philosophical Subjects : Essays Presented to P. F. Strawson*, Oxford : Clarendon Press, p. 117-139.
- PUTNAM H., 1998, « Strawson and Skepticism », dans L. E. HAHN (éd.), *The Philosophy of P. F. Strawson*, Chicago and LaSalle : Open Court Publishing Company, p. 273-287.
- PUTNAM H., 2004, *Ethics Without Ontology*, Cambridge : Harvard University Press.
- QUINTON A., 1979, « Objects and Events », *Mind*, vol. 88, p. 197-214.
- RESCHER N., BRANDOM R., 1980, *The Logic of Inconsistency : A Study in Non-Standard Possible-World Semantics and Ontology*, Oxford : Blackwell Publishing.
- RICŒUR P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris : Éd. du Seuil.
- RORTY R., 1989, *Contingency, Irony, and Solidarity*, Cambridge : Cambridge University Press.
- RORTY R., 1991, *Objectivism, Relativism, and Truth. Philosophical Papers, Volume 1*, Cambridge : Cambridge University Press.
- STRAWSON P. F., 1959, *Individuals. An Essay in Descriptive Metaphysics*, London : Methuen.
- STRAWSON P. F., 1962, « Analyse, science et métaphysique », *Cahiers de Royaumont. La philosophie analytique*, Paris : Éd. de Minuit, p. 105-118.
- STRAWSON P. F., 1963, « Carnap on Constructed Systems Versus Natural Languages in Analytic Philosophy », dans P. A. SCHILPP (éd.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle : Open Court, p. 503-518.
- STRAWSON P. F., 1966, *The Bounds of Sense : An Essay on Kant's Critique of Pure Reason*, London : Methuen.

- STRAWSON P. F., 1971a, « Intention and Convention in Speech Acts », dans P. F. STRAWSON, *Logico-Linguistic Papers*, Methuen : London, p. 149-169.
- STRAWSON P. F., 1971b, « Meaning and Truth », dans P. F. STRAWSON, *Logico-Linguistic Papers*, London : Methuen, p. 170-189.
- STRAWSON P. F., 1980, « P. F. Strawson Replies », dans Z. VAN STRAATEN (éd.), *Philosophical Subjects : Essays Presented to P. F. Strawson*, Oxford : Clarendon Press, p. 260-296.
- STRAWSON P. F., 1985, *Skepticism and Naturalism : Some Varieties*, London : Methuen.
- STRAWSON P. F., 1998, « Reply to Hilary Putnam », dans L. E. HAHN (éd.), *The Philosophy of P. F. Strawson*, Chicago : Open Court, p. 288-292.
- THALBERG I., 1978, « The Irreducibility of Events », *Analysis*, vol. 38, p. 1-9.